L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1901

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 44, Rue de la Tour-d'Auvergne, 44 — Paris

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1901

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 44, Rue de la Tour-d'Auvergne, 44 — Paris

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1901

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 44, Rue de la Tour-d'Auvergne, 44 — Paris

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1901

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 96 1er JANVIER 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

A tous nos lecteurs et amis

BON AN

LA RÉDACTION DE L'ECHO

De la terre à la planète Mars

On a beaucoup parlé, cette quinzaine, d'un prétendu message « télégraphique » que les habitants de la planète Mars auraient adressé aux habitants de la Terre, sans doute pour leur souhaiter bonne année et bon siècle.

Vous vous souvenez, en gros, de quoi il s'agissait.

Le 8 décembre dernier, un astronome, M. Douglas, collaborateur de M. Peckering à l'Observatoire de Harvard Collège, avait aperçu, pendant une heure dix minutes, une série de foyers lumineux, rangés en ligne droite sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres, et à un endroit de la planète où, d'ordinaire, on ne constate au télescope qu'une tache verdâtre, que les cartes célestes désignent sous le nom de mer Icarienne.

M. Douglas informa immédiatement tous les observatoires du monde de sa constatation.

Il le fit en termes extrêmement concis. Jugez-en. Voici le texte exact :

« 8 décembre. La nuit dernière, des projections ont été vues au Nord mer Icarienne pendant 70 minutes. »

C'est cette laconique dépêche qui a mis toutes les imaginations en branle. On y a entendu le mot « projections » dans le sens courant que lui donne le public.

Et moitié sérieux, moitié plaisant, chacun a feint de comprendre que l'éminent astronome — tous les astronomes sont *éminents* comme tous les économistes sont *distingués* — avait voulu dire que les illuminations de Mars étaient peut-être des signaux...

Admirable sujet à mettre en couplets de revue : Mars faisant pst ! pst ! à la Terre.

Toutefois, l'existence des foyers lumineux sur la mer Icarienne, pendant la durée indiquée par M. Douglas, ne pouvant être mise en doute, il a bien fallu chercher une explication du phénomène.

M. Camille Flammarion a donné la suivante :

— Les projections, a-t-il dit, se sont montrées sur la ligne qui sépare l'hémisphère éclairé par le soleil de l'hémisphère non éclairé, ligne appelée le *terminateur*. On ne les a aperçues que parce que le globe de Mars offrait une phase sensible et le long de cette ligne du terminateur. L'illumination par le soleil de nuages élevés suffit pour produire le phénomène.

Mais, ceci dit, M. Camille Flammarion, qui admet l'existence dans la planète Mars d'une race humaine plus intelligente que la nôtre, ne croit pas irréalisable l'établissement de communications entre cette race et la nôtre.

— Je ne trouve pas téméraire du tout, disait-il à un de nos confrères, d'envisager cette éventualité. Plusieurs moyens ont été proposés. Un

des plus intéressants est celui préconisé par Charles Cros, le premier inventeur du phonographe et de la photographie des couleurs. Il y a aussi celui de M. Schmoll, fondateur de la Société astronomique de France. M. Schmoll propose de reproduire sur la terre la configuration de la grande Ourse. Des foyers lumineux seraient placés à Bordeaux, Marseille, Strasbourg, Paris, Amsterdam, Copenhague et Stockholm. L'expérience serait répétée plusieurs fois. Seulement, pour qu'elle réussît, il faudrait que les Martiens possédassent des appareils d'optique puissants!. Il faudrait aussi qu'ils eussent l'idée d'observer nos signaux au moment précis où nous les leur ferions !...

Tout compte fait, M. Camille Flammarion, comme d'ailleurs un certain nombre d'autres savants dont on a publié des *interviews* ces jours derniers, considère comme possible en théorie la communication des Terrestres avec les Martiens. Il la juge seulement, au moins dans l'état actuel de nos connaissances scientifiques, aventureuse et prématurée.

Et il faut bien avouer qu'elle paraît quelque peu chimérique.

Mais l'est-elle autant qu'elle en a l'air ?

N'y a-t-il pas, pour les habitants de la Terre, d'autres moyens d'entrer en relations avec les habitants de Mars, que des signaux lumineux ?

On ne voyait jadis d'autre moyen de communiquer entre deux continents que celui qui consistait à traverser les mers en bateau.

Aujourd'hui les habitants de l'Europe et les habitants de l'Amérique communiquent entre eux sans se déplacer. Pour le télégraphe et le téléphone l'espace et le temps n'existent plus.

Je sais que vous pourrez faire une objection. Je la prévois. Et la voici :

« Les Européens et les Américains, me direz-vous, n'ont plus besoin aujourd'hui de se déplacer pour entrer en relations ; mais il a fallu à un certain moment instituer une communication matérielle entre eux. Il a fallu établir un *fil* entre l'Europe et l'Amérique. Comment vous y prendrez-vous pour installer un *fil* entre la Terre et Mars ? »

L'objection a sa valeur. Mais cette valeur ne peut être que momentanée et provisoire.

Il y a, en effet, une chose qui est aujourd'hui bien constatée. C'est que, dans certaines conditions, des êtres humains séparés par des distances considérables peuvent, sans le secours d'aucun appareil matériel, échanger des pensées. On a appelé ce phénomène : *télépathie*. Les cas observés sont innombrables.

Ce qui reste à découvrir, ce sont les lois qui président à la télépathie. Si on les connaissait, le phénomène pourrait se reproduire à volonté. Or, qui empêche de croire qu'on ne les connaîtra pas bientôt? Qui vous dit même qu'elles ne sont pas connues déjà?

César, dans ses *Commentaires* si j'ai bonne mémoire, parle de la surprise qu'il a éprouvée en constatant que les Gaulois pouvaient s'informer entre eux de certains événements, bien avant que, soit par des courriers, soit par des signaux sur les hauteurs, ils aient eu le temps normal de se prévenir.

Morès m'a souvent raconté que, dans le désert, les nouvelles se répandaient, malgré l'absence de tout instrument visible de transmission, avec une rapidité presque aussi prodigieuse que celle du télégraphe, et il m'en donnait cette explication que certains marabouts ont la faculté de communiquer mentalement entre eux.

Est-il illogique d'admettre que l'on découvrira un jour les lois de ces transmissions de pensée ? Et, si on les découvrait, quoi d'invraisemblable à ce que l'on tentât de les appliquer aux communications interastrales ?

Aussi bien, une première série d'expériences en ce genre a été tentée, qui paraît assez suggestive. Je veux parler des expériences que raconte M. Th. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'université de Genève, dans un livre qui a paru cet été, sous ce titre : *Des Indes à la planète Mars, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*.

M. Flournoy expérimentait avec un médium, Mlle Smith. Par l'intermédiaire de Mlle Smith, trois entités de l'au-delà pretendaient se manifester. L'une affirmait qu'elle était Marie-Antoinette. Or, tout ce que disait et faisait le médium entrancé lorsque Marie-Antoinette était censé incarnée en lui correspondait, en effet, exactement à ce qu'aurait pu dire ou faire la malheureuse Autrichienne.

Fallait-il en conclure, à la manière des spirites, que « l'esprit » qui se communiquait était bien « l'esprit » de Marie-Antoinette ? M. Flour-

noy ne l'a pas cru. Mais il a bien été obligé de constater que Mlle Smith, si intelligente et instruite qu'elle fût, ne pouvait connaître tous les détails particuliers, infimes, minutieux qu'elle donnait sur Marie-Antoinette.

Toutefois, cette première série d'expériences seule n'eût pu asseoir la conviction de l'expérimentateur.

La seconde série était autrement péremptoire.

Ce n'était plus Marie-Antoinette qui se com muniquait, c'était — si je me souviens bien, car je n'ai pas l'ouvrage sous les yeux — un personnage de l'Inde antique. Ce personnage parlait en lange hindoue, langue que Mlle Smith ignorait totalement.

Il y eut enfin une troisième série d'expériences — et c'est à celle-là que je voulais en venir — où le personnage « incarné » en Mlle Smith parlait et écrivait en un idiome particulier et inconnu, qui serait le langage employé par les habitants de la planète Mars.

Si Mlle Smith a pu, ignorant le sanscrit, le parler d'une manière congrue, pourquoi ne pas admettre que, lorsqu'elle prétend parler le « martien », elle emploie réellement le langage des habitants de Mars?

Je ne veux pas insister outre mesure sur ces phénomènes. Je les ai seulement rappelés, pour montrer que, peut-être, il y a d'autres moyens de communiquer avec les habitants des astres — puisque cette communication est reconnue possible par la science elle-même — que les moyens matériels et un peu primitifs du système de Chappe appliqué à la télégraphie céleste.

Ma conviction, quant à moi, c'est que nous sommes sur la voie de découvertes surprenantes qui seront, sans doute, l'honneur du vingtième siècle, et qui prouveront que les innombrables humanités qui peuplent les mondes peuvent, hors de la matière et par delà l'espace, se relier entre elles par la seule puissance de l'intelligence et de la volonté.

GASTON MERY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Echo du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

L'HOMME COUPÉ EN MORCEAUX

Mme Mongruel, toujours souffrante, n'a pu nous envoyer encore l'article qu'elle nous avait promis.

En attendant cette consultation inédite, nous reproduisons les curieuses études que Mme A. de Thèbes, dans le *Journal*, et Mme Génia Lioubow, dans la *Patrie*, ont publiées sur le jeune homme coupé en morceaux. Nous laissons au lecteur le soin de faire les commentaires qui, au rapprochement de ces deux études, semblent s'imposer presque irrésistiblement.

Ses mains!

Si la vie est une énigme, la mort en est une autre, bien plus poignante encore, et voilà pourquoi l'idée, qu'on peut trouver bizarre, d'aller interroger la main d'un cadavre s'est imposée à moi, obsédante.

Puisque mon état est de reconstituer le passé, d'établir le présent et d'augurer l'avenir, sur des données aussi précises que des planches anatomiques; puisque la destinée de l'homme est écrite dans les lignes de sa main, lignes que changent, du reste, ses actes et modifient ses instincts au fur et à mesure que les uns et les autres naissent et se manifestent, pourquoi ne pas essayer de soulever le voile épaissi d'un crime et de tenter de lire dans une main de mutilé le problème aujourd'hui posé par l'inconnu?

La chiromancie peut aider à reconstituer, d'après les instincts, d'après les dons, les accidents et les influences déchiffrés dans les lignes, plus que l'état moral, l'état social d'un être.

Et c'est pour cela que je me suis risquée à aller interroger ce cadavre de « l'homme coupé en morceaux ». J'ai pris tout mon courage et je me suis rendue à la Morgue, accompagnée de cet écrivain subtil et fort qu'est M. Jean Lorrain. Dans la société de quel parfait analyste, mieux renseigné sur les drames humains pouvait-on faire, d'ailleurs, cet étrange pélerinage au temple des mystères macabres? M. Jean Lorrain eut, chemin faisant, des aperçus sur l'au-delà d'une grande éloquence.

Nous arrivons. On est prêt à nous montrer tout le tas de fragments humains. Je ne veux voir que les mains. En voyant tout l'être, j'aurais certainement été plus aidée.

Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire mon *Enigme de la main* savent quelle importance il faut attacher aux influences inconnues que nous nous contentons d'appeler « influences astrales », et qui nous donnent les yeux bleus ou noirs, les cheveux blonds ou bruns, une taille plus ou moins haute, des épaules

plus ou moins larges, mais, en l'espèce, à quoi bon ? Le malheureux est tellement mutilé que l'on ne peut rien étudier dans l'ensemble avec fruit. Je ne demande donc que la main ; on m'apporte les deux bras. Il me faut chasser un petit frisson d'émotion et de répugnance. Devant l'objet, je me ressaisis et je regarde !

On dirait un bras moulé en cire. La peau est admirablement ivoire, la main est élégante, large d'en bas, les doigts sont légèrement carrés. La paume est longue, plus longue que les doigts, les lignes sont nettes, bien dessinées et légèrement creuses Tous ces indices indiquent le positivisme, le matérialisme. Je vois la main d'un être dont on pourrait dire : « Il est pratique. » Mais il était pratique surtout en vue de satisfaire ses appétits : la gourmandise, la jouissance sous toutes ses formes, se révèlent dans les phalanges grasses et sensuelles. La main, large d'en bas, affirme de la force, mais surtout de la force d'inertie ; la sensualité dominant, la paresse est trop indiquée pour que l'utilisation de la force ne soit pas limitée à la recherche du désir matériel et momentané. La main, vue du dessus, est la main d'un paresseux, d'un jouisseur et aussi d'un artiste : la paume confirme par ses lignes ce diagnostic. Oh ! ces lignes ! J'en ai été tellement frappée que je les dessinerais, là, de mémoire.

Une ligne de tête droite, étonnante de netteté, sans coupure et se terminant, sous le petit doigt, par une fourche : amour de l'argent par tous les moyens possibles, même le vol. Une ligne partant du bas de la main, prenant naissance sur cette éminence qu'on appelle, en chiromancie, le mont de la Lune, et montant, dans un rameau violent, sous le doigt du milieu, est l'indice d'une protection de femme.

Tous les hommes qui sont arrivés par les femmes, ou par une femme, ont cette ligne plus ou moins dessinée, plus ou moins raccordée à d'autres lignes, atténuant ou aggravant la protection. Ici, c'est la marque brutale de l'homme qui accepte l'argent des femmes, en échange de ce qu'on croit, dans un certain monde, être de l'amour.

Une belle ligne, qu'on appelle ligne du Soleil, sort en plein du milieu de la main du mutilé et monte vers l'annulaire dans un sillon caractérisé : signe de goût de la musique, de la recherche, de la mise en vue, de la réussite, de la réputation ; mais, signe que les autres indices diminuent singulièrement et rabaissent à la simple manifestation d'un orgueil banal qui se contente de recherches de toilette et de puériles vantardises.

Au total, main sensuelle, passionnée, voluptueuse, ardente, sans indices de tares originelles, de nostalgie de de la boue, des passions honteuses. Pas de débauches cérébrales. Métier où l'art jouait un rôle, main intelligente. C'est la main d'un artisan artiste qui a mal tourné et qui, de la bohême, est tombé plus bas, mais en gardant des regrets et des espoirs.

La ligne de cœur est puissante, elle s'étend sans rameau de l'index à l'annulaire.

Soyez émues, petites couturières, que le roman-feuilleton passionne ; il était sensible, bon très souvent mais jaloux affreusement.

Les lignes du bas de la main annoncent beaucoup de voyages ; une surtout, très creuse, doit marquer une grande traversée. Est-ce une main de Français ? Je n'en suis pas sûre. En tout cas c'est une main de Latin.

Il eut de bons parents ; les lignes d'origine sont favorables, les exemples qu'il eut sous les yeux dans son enfance doivent être louables, mais le jeune homme a bifurqué. C'est la paresse qui en a été la cause, et aussi les fréquentations douteuses, car ses mains révèlent un être impressionnable, aisément accessible aux influences du milieu.

Mais arrivons à ce qui me trouble et m'intéresse le plus, à ce qui, depuis cette visite, me hante et m'obsède : à la ligne de vie de cet homme coupé en morceaux. Je commence par dire que, d'abord, je n'ai pas voulu en croire mes yeux.

Ces lignes qui entourent le pouce dans un magnifique sillon, dans les deux mains, disent carrément que cet être ne devait pas mourir assassiné.

Une marque de maladie mortelle dans une seule main, la droite, indique un danger de mort ; mais il avait les plus grandes chances de s'en sortir par la volonté, l'action de la nature et de la jeunesse, la ligne n'étant interrompue que dans une main. En tous cas, c'était là une maladie et non un assassinat. L'être menacé fatalement d'une mort violente a dans la main un dessin qui ne ment jamais. La présence d'esprit, le courage, une influence supérieure imprévue peut sauver cet individu, que la Fatalité a marqué. Mais si l'épée de Damoclès suspendue sur la tête ne tombe pas sur le crâne, elle tombera quand même sur le bras, sur l'épaule, en avant ou derrière lui ; il faut qu'elle tombe. On peut échapper au coup du glaive ; on n'échappe pas à sa chute.

C'est en voyant cette marque certaine que, par exemple, devant M. C..., que j'ai vu dans une soirée, j'ai dit sans le connaître : « Vous vous êtes trouvé dans un épouvantable accident de chemin de fer. » C'est un survivant de l'accident de Saint-Mandé. A M. S..., j'ai dit, j'ai même écrit il y a un an et demi : « Vous vous trouverez dans un accident terrible, mais vous n'en mourrez pas. » Ce monsieur s'est sorti sauf de la catastrophe du Sud-Express.

Les accidents du feu se lisent aussi nettement ; il

semble que Dieu permet que nous puissions être avertis et mis en garde. Eh bien ! dans les mains de l'homme coupé en morceaux, aucun drame terrible n'est écrit, les signes de l'individu menacé d'être assassiné ne sont pas là. Mystère ! mystère ! Il n'a ni une main d'assassin, ni d'assassiné. C'était un être capable de voler, oui ; mais que de gens j'ai vus avec des mains presque semblables ! L'éducation, la volonté de se vaincre avaient corrigé l'instinct, et voilà tout. Et alors, que conclure ? C'est ici que mon embarras est grand, mais ma bonne foi ne doit pas être moins grande.

Ces mains donnent raison de toutes leurs forces au libre arbitre : cet homme ne devait pas être assassiné, il n'était pas marqué du sceau de la Fatalité. Ce malheureux m'aurait présenté sa main il y a un mois, jamais je ne lui aurais dit, comme je l'ai dit trois fois dans ma carrière de chiromancienne : « Méfiez-vous, vous courrez un danger d'assassinat. » On voit admirablement dans les mains l'indication des opérations chirurgicales : quand le couteau, le scapel doit nous entamer, c'est écrit ; si une balle nous guette, c'est marqué de même. Quand j'ai vu, il y a quelques années, la main du général Boulanger, je lui ai dit : « Général, vous mourrez par une arme à feu ! » — « C'est la plus belle mort d'un soldat ! » répondit-il. Je n'ai pas ajouté : « Vous vous suiciderez », je n'en savais rien, je ne pouvais pas le savoir : ce n'est pas dans la main. Entendons-nous bien. Nous ne sommes pas des pantins, obligatoirement mus par des ficelles ; nous avons notre direction, notre libre arbitre, notre âme qui veille et qui nous dit : « Fais cela. » Nous ne sommes pas le jouet du destin. Le destin est notre ennemi ; la vie est notre ennemie, le combat étant dangereux ; mais le plus dangereux, le plus à redouter c'est nous-mêmes ; en nous est la source de toutes nos faiblesses, nos défaillances, nos malheurs, nos accidents, et pareillement la source de toutes nos forces, de toutes nos résistances, nos bonheurs, nos espérances ; notre plus grand ami et meilleur porte-veine, c'est nous-mêmes ; à nous d'entendre la voix de l'âme, les avertissements de la conscience, les cris du cœur et de l'intelligence, et de comprendre, de lutter, avertis contre le destin, la vie et nous-mêmes.

Or, le mystérieux mutilé, dont j'ai vu les mains n'a rien entendu, n'a rien compris. *Il n'a pas eu le temps.* Né mouton, il s'est fourvoyé parmi les loups.

Il a été surpris et égorgé, mais son sort naturel était de vivre bénin, et non d'être guetté par les fauves ou la boucherie.

A moins que, à moins que...

Ah ! voilà. Je n'ose pas tout dire, c'est poser un trop étrange point d'interrogation.

Pourtant, je ne puis contenir le doute qui m'obsède et je me risque à formuler la question :

— Est on absolument sûr que l'homme coupé en morceaux soit mort assassiné ? Moi pas. J'incline, au contraire, en dépit de toutes les apparences, de toutes les probabilités, à croire à la nécessité de faire disparaître un corps, mort de mort naturelle, dans des lieux et des circonstances où cette mort ne devait pas survenir ; je crois à un drame plus obscur et plus émouvant encore que tout ce qu'on imagine... Mais cela est fou, cela est insensé : je n'en sais rien, j'ai le doute, je le dis.

A. DE THÈBES.

Devant le cadavre

En France et à l'étranger, les journaux m'ont fait une réputation de chiromancienne. Une fois pour toutes, qu'il me soit permis de m'expliquer à ce sujet. Je suis chirologiste — physicologiste, devrais-je dire, pour être tout à fait exacte — et non chiromancienne, selon le sens que le public prête généralement à ce mot. J'estime que la main, organe facile à examiner, peut fournir des indications précises sur l'individu physique, que je considère comme étant « l'expression tangible » de l'individu moral. C'est, différemment appliquée, la méthode déjà employée par Cuvier, lorsque, à l'aide d'une dent, par exemple, il reconstituait un spécimen de la faune préhistorique. La main peut donc servir à établir l'identité d'un être, mais elle est insuffisante pour établir sa destinée, car l'homme — j'ai pu m'en convaincre expérimentalement — porte celle-ci beaucoup mieux inscrite sur son visage que dans ses paumes.

En principe, — ceci pour l'édification des lettrés, — je me réclame de l'antique doctrine yonienne, que connurent tous les sages d'Orient, — y compris Moïse et Jésus, — d'où elle fut importée en Grèce, et à laquelle furent initiés Pythagore, Thalès, Platon etc., et que l'histoire mentionne sous le nom d'*Orphisme*.

Cette philosophie, actuellement encore, compte de nombreux adeptes dans toute l'Asie et même en certaines contrées de l'Europe septentrionale. C'est assez dire, je pense, que je n'ai rien à voir avec les théories de Desbarolles, — dont le livre, excepté la partie empruntée à d'Arpentigny, n'est qu'un recueil de vulgaires et puériles superstitions — et que je répudie formellement toute solidarité avec les disciples de ce chiromancien.

Et maintenant, parlons un peu de l'Homme coupé en morceaux. Sa tête, d'abord.

L'impression immédiate que j'éprouve en la contemplant est toute de répulsion, non pas à cause des

mutilations qui la défigurent — je ne suis pas une sensiblarde — mais bien parce qu'elle me révèle la parfaite abjection de son propriétaire.

Les côtés latéraux postérieurs du crâne et le cervelet sont fortement accusés : obsession de l'amour physique dans ce qu'il offre de plus bestial. L'occiput, prédominant sur la partie antérieure, se termine de façon légèrement pointue : entêtement, obstination irraisonnés ; égoïsme très prononcé. Les côtés latéraux antérieurs, près des tempes, sont mesquins, presque nuls ; absence de sens moral, de tout sentiment soit religieux, soit poétique ; inclination au fétichisme par poltronnerie, absence d'esprit d'initiative et même de combativité. Le sinciput plat, sans reliefs, suit une ligne déclive jusqu'à la naissance du front : pas de bonté, nulle bienveillance ; nulle aptitude à se dévouer volontairement, pas d'agressivité non plus, cependant, mais une indifférence veule à l'égard de qui l'on ne peut tirer profit.

Le front est bas, déprimé, fuyant ; un peu de renfoncement aux tempes : — intelligence nulle, incapable d'aucune spéculation même élémentairement transcendantale, pas d'aptitudes ni artistiques, ni scientifiques. Un esprit fruste, grossier, néanmoins assez prétentieux et qui pouvait faire illusion. Les sourcils, châtain-clair, assez nettement tracés et quelque peu broussailleux : jalousie, rancune, ténacité. Les yeux couleur noisette, aux cils très longs : douceur, lasciveté.

Le nez est enlevé, mais la racine subsiste et, pour le physiognomoniste, c'est suffisant. Cet organe devait être gros, charnu, épais, à arête curviligne, à narines larges, évasées, bref le nez commun aux Juifs levantins. Cette forme de nez dénote de la ruse, du flair commercial, de l'inquiétude soupçonneuse, de la curiosité, un manque absolu de bravoure. La bouche, à elle seule, en dit long. Dans l'enfance elle dut être plutôt moyenne et même petite, à lèvres un peu minces mais assez bien formées. Dans la suite elle aura complètement changé, Dieu sait pour quelles causes. A présent, elle est assez grande, dure aux coins. Les lèvres, presque lippues, sont pleines. La lèvre supérieure est demeurée relativement mince. Mais celle du bas, qui déborde de beaucoup la première, est retombante et affecte un caractère *acquis* de particulière ignominie... Oh ! cette bouche ! Que de vile sensualité, de lâcheté, de bassesse elle exprime ! Le menton accentué, d'un pointu arrondi : désir de se faire remarquer, de la pose, des manières affectant la préciosité bebête. Le maxillaire est dur, brutal : envie haineuse. Mais les joues, de lignes assez pures, corrigent cela ; elles indiquent un être craignant trop l'effort pour se livrer à des actes de violence. Les oreilles sont laides. Grandes, grosses, épaisses, détachées de la tête, elles disent que leur propriétaire est totalement dépourvu de « Branche ». Car, au point de vue de la *race*, les oreilles et les pieds sont particulièrement significatifs.

Passons aux mains.

C'est ici que la chiromancie, selon Desbarolles et Cie, reçoit, une fois de plus, un implacable démenti, puisque les lignes qu'on peut voir dans ces mains sont en contradiction absolue avec la réalité des faits. Ils s'abusent d'ailleurs étrangement ceux qui croient qu'une ligne de vie bien tracée est une garantie certaine de longue existence...

Elles sont, les mains, de galbe frêle, mais assez charnues, sans être vraiment grasses. Les attaches sont relativement fines. La paume est bien plus longue que les doigts. Ces particularités révèlent un être mou, passif, ennemi d'un travail régulier, très matériel. Les doigts, plutôt longs, pointus, pleins à la base, lisses : Impossibilité de résistance aux instincts bestiaux. Amour des plaisirs grossiers, surtout côté sexuel. Paresse insurmontable. Des instants de prostration avachie. Parasitisme endémique. Ni ordre, ni économie. Vaniteux jusqu'à en avoir des accès de générosité. Inconstant. Les bras, bien faits, n'ont, c'est visible, jamais peiné à de rudes tâches. Les biceps, suffisamment dessinés, ne sont pas accusés. Les muscles ne font aucune saillie appréciable. A remarquer en passant que, à part de légères bavures, les clavicules sont admirablement désarticulées et le sternum proprement fendu. Il faut donc que l'auteur de cette sinistre besogne possède une certaine connaissance de l'anatomie humaine... — Le corps très blanc, sans poil, apparaît solidement constitué. Mais, ce qui frappe, c'est l'énorme différence existant entre les pieds et les mains. Tandis que celles-ci sont relativement élégantes — à part les ongles — les pieds, au contraire, sont gros, larges, bombés en dessus, plats en dessous et les talons font un peu saillie en arrière. Les attaches sont vulgaires également. Cette observation me confirme que « l'homme » n'était nullement *racé*.

Il y a des gens qui, parlant à tort et à travers, en un langage presque sibyllin, ont affirmé avec sérieux que c'était un *artiste* ayant mal tourné !... — Un artiste ?... Ah ! vraiment ! Même avec ce front de parfait crétin, ces oreilles stupides et cette bouche ignoble ?... — M'est avis que rendre solennellement de tels oracles, c'est se moquer du monde ou, tout au moins, un peu trop spéculer sur l'ignorance supposée de ses contemporains, car, vraisemblablement, je ne dois pas être seule à m'intéresser aux véritables sciences androgoniques...

Non, cet homme n'était pas un artiste. C'était un

parasite, comme il y en a beaucoup. Sa destinée ?... Ah ! elle est bien écrite sur son visage, pour le physiognomoniste. Il n'est pas besoin de faire intervenir le grand mot — si souvent creux — de « libre arbitre » pour la déterminer. C'était un être inutile, nuisible peut-être à quelques-uns, quoiqu'il fût sans réelle volonté, ni pour le bien, ni pour le mal. Un être passif, vicieux et abêti. C'était un des plus parfaits spécimens de l'humanité inférieure qui ait existé jamais, un de ceux que je classe dans la catégorie des *instinctifs* — ne pas confondre avec les « impulsifs » — et qui, à peine conscients de leur individualité, sont perpétuellement, ici-bas, les aveugles jouets de la fatalité, un de ceux, enfin, que le Talmud appelle des « goym » ou *hommes sans âmes*.

Il a fini comme il devait « justement » finir. Et, je ne vois pas qu'il y ait tant à gémir sur ce qui lui est arrivé, car, en cette circonstance, je crois que l'humanité n'a pas fait une très grande perte. Puis, n'est-ce pas, nous devons tous mourir, un jour ou l'autre. Alors, que ce soit de la fièvre ou d'un coup de couteau, le résultat, en somme, est toujours le même.

GÉNIA LIOUBOW.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La Chine gouvernée par les revenants.* — II.

Nous avons vu les esprits des Ancêtres régir la famille ; voyons-les administrer l'Empire.

Le Père Amiot, jésuite (et l'on sait combien fut grande l'indulgence des Jésuites dans l'interprétation du culte des Lares), le Père Amiot, l'un de ces admirables premiers apôtres de la Chine, sinologues consommés (au point d'écrire en chinois des ouvrages qui font encore l'admiration des mandarins), décrit le culte public des Lares, au tome XV des *Mémoires sur la Chine*.

« La secte des Tao-Tsée, dit-il, secte dont le nom signifie maître dans la *Science des sciences*, n'est dévoilée dans toutes ses parties qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés qui ont eu pour instituteur quelqu'un de ces maîtres invisibles qui peuplent les airs, ou quelqu'un de ces plus anciens maîtres qui ont vieilli dans le sein des montagnes et dans la solitude des déserts.

« Les hommes dont nous parlons s'occupent uniquement de l'étude et de la contemplation pour mériter d'arriver un jour au rang des *chen* ou des *hien*. Ce n'est qu'après avoir profité longtemps et au mieux des leçons de ces sortes d'instituteurs et de maîtres, que quelques adeptes ont enfin obtenu de pouvoir pénétrer jusqu'au sanctuaire de la nature, pour y lire tout ce qui est du ressort des sciences occultes, telles que la magie, la cabale, l'astrologie judiciaire et la métempsycose. »

Pour eux, il existe deux âmes, ou plutôt deux parties de l'âme : le *ling* (la noble) et le *houen* (principe vital). Ces deux parties restent unies après la mort, pendant que le corps retourne aux éléments. Cette association du *ling* et du *houen*, que le P. Amiot identifie avec notre distinction théologique entre la partie supérieure et la partie inférieure de l'âme, forme donc l'être nouveau qui va succéder à l'existence humaine. L'homme a-t-il été pur ? il est élevé au rang des *hien*. N'est-il pas suffisamment purifié ? Il est relégué parmi les *chen*. Fut-il méchant ? C'est parmi les *koney* qu'il se réfugie.

« Les *hien* sont les saints, et on les invoque.

« Les *chen* sont les êtres aériens qui tiennent le milieu entre les hommes et les saints. Ils restent sujets à toutes les passions qui tiennent à l'esprit, et libres de mériter ou de démériter. Leurs occupations et leur rang varient : inspecteurs de tous les êtres, gardiens publics et privés des hommes, ils dirigent en même temps les astres, les vents, les jours et les heures en faveur de l'humanité. Il y a parmi eux des supérieurs et des subalternes ; toutefois le droit de punir, de casser, de dégrader les *chen* réfractaires ou négligents n'appartient pas aux *chen* leurs supérieurs ; il appartient avant tout à l'Empereur, comme « Fils du Ciel », et aux mandarins, comme représentants de l'Empereur.

« On sait bien que c'est ce dernier qui nomme les mandarins, et, en général, tous les gens en place ; *mais on ne sait pas qu'il a d'autres agents dont la manière d'opérer est hors de la portée des sens*, et par conséquent imperceptible aux yeux du vulgaire, qui ne juge que par ce qu'il voit : *Ces derniers sont invisibles et agissent invisiblement* (1). Visibles et invisibles (agents) sont également soumis à l'Empereur. De même qu'il nomme aux emplois extérieurs ceux de ses sujets visibles qu'il juge les plus capables ; de même, il nomme aux emplois invisibles ceux d'entre les êtres invisibles dont il a lieu de croire qu'il sera le mieux servi.

« C'est donc à ces derniers qu'il confie la garde aérienne de son empire. C'est parmi eux qu'il choisit les protecteurs particuliers de chaque ville, village, hameau qui en dépend ; c'est à eux qu'il assigne, par ses astrologues, l'année, le mois, le jour, le moment même auquel ils doivent remplir leurs fonctions. De là vient que dans la partie astrologique du calendrier,

---

(1) Voilà le mot explicateur des sociétés secrètes, alors même que leur chef et à plus forte raison le vulgaire n'en voient rien. (Note de Mirville.)

qui se fait chaque année, on met d'abord le nom du *chen* dominateur général de l'année, ensuite ceux de chaque mois..., puis ceux qui auront l'inspection générale des parties du monde situées aux huit *rumbs* des vents.

« Quand, dans le calendrier astrologique, on lit, par exemple « tel jour il fait bon voyager », « ou tel autre jour, il est dangereux de se mettre en route », c'est comme si l'on disait : « Le *chen* qui préside à tel jour, et dont l'office est de protéger les voyageurs, est à son poste ce jour-là ; tel autre jour, le *chen* protecteur des grands chemins est occupé ailleurs, restez chez vous. »

« S'il arrive à ces *chen* de ne pas remplir leur tâche, on les punit à peu près de la même manière qu'on punit les mandarins prévaricateurs. On leur fait tous les reproches, on les injurie, on se porte même quelquefois jusqu'à frapper et à briser les statues *qu'on leur avait assignées comme logement*. On les congédie ou on les chasse ignominieusement, et on en invite d'autres à venir prendre leur place...

« Ainsi dégradés, les *chen* retournent dans les airs ; génies errants, ils se confinent souvent dans l'enceinte des montagnes, jusqu'à la métempsychose (forcée ou volontaire) qui pourrait les ramener à l'état d'hommes, après la dissolution de leurs parties terrestres.

« Les *chen* oisifs se transforment souvent en oiseaux, en animaux domestiques.

« En un mot, c'est la science des évocations, pratiquée par les seuls Tao-tsée, qui séjournent à cet effet dans les montagnes.

« La guerre parmi les *chen* règne aussi souvent que parmi les hommes, et surtout la guerre aux *Koney*.

« Les *Koney*, à leur tour, voltigent autour des tombeaux, des mines, à la surface des marais, des eaux croupissantes, et dans tous les lieux infects, pour se nourrir de leurs vapeurs. Mais ce qu'ils aiment de préférence, ce sont les cadavres humains, car ils en profitent pour se former des corps fantastiques, au moyen desquels ils se mêlent aux hommes, et il ne leur arrive que trop souvent d'y réussir.

« Les *Chen* et les *Koney* sont donc toujours des hommes, mais dans un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leur corps. »

Lorsque le vertueux Ouen-Ouang succéda au pervers Kéou Sin, qui avait vulgarisé la science secrète, « on voyait des *Koney* partout, dans toutes les administrations. Ouen-Ouang fit lui-même un appel aux *chen* ; il crut, ou feignit de croire, que Tsée-ya, son généralissime, était un *chen* d'ordre moyen Cet homme passa pour un homme extraordinaire, qui pouvait disposer à son gré du services des *chen*.

« Aussi voyons-nous cette dynastie débuter par un nouveau règlement entre le ciel et la terre. On nomme les nouveaux *chen* protecteurs, et on dépose sur la montagne le règlement qui doit les régir. ».

Suit la description, fort curieuse mais un peu longue, de la cérémonie. Les *chen attendaient* Tsée-ya sur la montagne; il se place au milieu d'eux, lit le décret qui congédie les *chen* négligents (*ils se retirent pleins de confusion*) et charge Pé-tsien (un esprit) de lire les promotions nouvelles. On nomma la plupart des princes et seigneurs qui avaient péri à la guerre, et on leur assigna des emplois proportionnés à leur mérite et à leur rang. Il y eut même un incident. Feu Ouen-Tsoung, oncle et généralissime du dernier empereur Kéou-Sin, nommé chef des esprits de la pluie, du tonnerre et des vents, parut vouloir refuser cette charge que lui donnait son ancien ennemi Tsée-ya. Il fallut l'appeler à deux reprises ; il vint enfin à l'autel et s'y tint debout *d'un air dédaigneux et fier*.

Tsée-Ya, le morigénant, lui fit remarquer qu'il n'était plus généralissime ni prince du sang, comme dans sa précédente existence terrestre, mais un simple *chen* sans dignité tant qu'il ne serait appelé à aucune fonction ; et donc, qu'il devait être reconnaissant au Fils du Ciel de le nommer administrateur des vents et du tonnerre. Ouen-Tsoung se rendit à ses raisons, et mit un genou en terre pour recevoir l'investiture.

Un récit de fou, cette histoire d'une promotion de revenants qui viennent prêter serment de fidélité en grande cérémonie, devant une foule immense ? Nullement. Le vénérable religieux qui la raconte est l'homme du monde qui connaissait le mieux la Chine ; plein de gravité et de scrupules, il était manifestement incapable d'attester des faits qui ne lui semblaient pas certains.

GEORGE MALET.

On nous a fait dire, dans le précédent article : « Dans toutes les descriptions d'évocations d'esprit données par le savant évêque, on remarque toujours la présence d'un *médecin* qui sert d'interprète à l'esprit évoqué... » C'est d'un *médium* qu'il faut lire.

Lettres sur Campitello

Cinquième lettre à mon ami S. D. F. (1)

MON CHER AMI,

Avec Lellena vous assisterez aux origines des phénomènes extraordinaires qui se produisent à Campitello depuis le 26 juin 1899.

Les dix-huit apparitions dont elle a été favorisée

(1) Voir les numéros précédents.

vous en feront voir le développement ; mais ce travail dont je réunis en ce moment les matériaux, viendra plus utilement dans la deuxième partie de cette étude. Me conformant au plan que vous avez tracé vous-même, je complèterai, par le récit de quelques scènes détachées, où le merveilleux se montre à nous sous des formes non moins saisissantes que variées, l'impression déjà excitée en vous et qui ira se fortifiant par ce rapide coup d'œil jeté sur l'ensemble.

Voici une autre voyante, Ursule Arrighi, fille de M. le receveur des postes de Campitello, sœur aînée de la petite Amélie, que vous connaissez déjà.

Née le 5 décembre 1887, elle vient à peine de commencer sa treizième année. Intelligente, réfléchie, ce qui est assez rare à son âge, pieuse, modeste sans timidité ; elle s'exprime avec facilité, l'ensemble de ses traits dénote l'énergie.



Elle est depuis le 1er novembre au pensionnat des Bénédictines d'Erbalunga.

Vous pouvez la voir sur la photographie que je vous envoie. Elle est debout, la main gauche posée sur la tête de sa sœur cadette, Dona-Maria, qui est elle-même assise à côté d'Amélie ; les trois sœurs portent au cou une médaille de la Très Sainte Vierge.

Du 29 janvier 1900 aux premiers jours d'avril de la même année, elle a eu une vingtaine de visions qu'elle a décrites elle-même dans un de ses cahiers.

Je prends parmi les plus intéressantes, me bornant à transcrire sans rien changer.

VISION DU 29 JANVIER 1900

« Le 29 janvier, vers 7 heures du soir, après avoir soupé en compagnie du R. P. S..., de mon père, de ma mère et de mes deux sœurs, nous prîmes le chemin qui conduit au champ des apparitions.

« Il faisait un temps froid et puis le chemin n'est pas bon, mais nous arrivâmes sans encombre là-bas. Je marchais la première avec une lanterne à la main ; aussi je devançai tout le monde. Au champ, je me mis à côté des voyantes qui étaient déjà en extase.

« Je récitais mon chapelet, lorsque, sans m'apercevoir d'où cela sortait, je vis devant moi la Sainte Vierge qui laissait voir, par-dessous un manteau bleu, une robe d'une blancheur éclatante.

« Elle avait sur la tête une couronne toute brillante : elle était faite de roses d'or qui luisaient merveilleusement.

« Elle avait dans ses bras l'Enfant Jésus qui était aussi vêtu de blanc et avait une petite couronne sur la tête ; il tenait entre les mains la croix qui tombait du chapelet de sa mère.

« L'apparition était sur le grand rocher qui se trouve en face de la croix ; elle avait deux anges de chaque côté et au-dessus d'elle un nombre incalculable de lumières.

« Après nous avoir donné sa bénédiction, elle disparut.

« *Ursule Arrighi.* »

Les voyantes dont elle parle ici et à côté desquelles elle se plaça, étaient Perpétue Lorenzi, Contessa Lorenzi, Lucie Graziani, Rose-Marie Fratacci.

VISION DU 31 JANVIER 1900

Cette vision diffère peu de la première :

« Vers 7 heures du soir, dit-elle, nous descendîmes au champ des apparitions en compagnie du R. P. S... Arrivés auprès de la croix, je m'agenouillai. Il y avait un voyant et quatre voyantes qui étaient en ce moment en extase.

« Je récitais en silence le chapelet, lorsque je commence à voir. Le P. S... s'approche de moi et me demande : « Est-ce que tu vois? — Oui, répondis-je. »

« Quelques minutes après je vois sur le grand rocher la Sainte Vierge toute vêtue en or et souriante, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus et jouant (qui joue) avec le chapelet qui pend du bras de sa Mère.

« L'apparition avait sur la tête une couronne en or qui luisait à ne pas pouvoir la regarder. Il y avait quatre anges, deux à droite, deux à gauche, et beaucoup de lumières.

« La Sainte Vierge était très contente et souvent

l'Enfant Jésus souriait à sa Mère. Il souriait aussi en nous regardant.

« Le grand rocher est tout blanc ; il est couvert de lumières, on dirait une belle plaine émaillée des plus belles fleurs.

« La Sainte Vierge toujours souriante nous donne sa bénédiction et monte au ciel dans un nuage de lumières et d'anges.

« *Ursule.* »

Le R. P. S..., qui conserve de vous, comme une relique, le plus précieux gage d'amitié qu'il vous fût possible de laisser entre ses mains, se donnait ce soir-là beaucoup de peine ; il s'assurait de tout pendant l'extase, observait les voyants tour à tour, passait de l'un à l'autre et les interrogeait séparément.

Il fut notamment impressionné de l'extase d'Ursule, qui resta environ une heure comme une statue. Se tournant vers M. le receveur Arrighi, père de l'enfant, il laissa échapper cette exclamation : «L'extase d'Ursule est vraiment angélique. »

Le 13 février, une centaine de personnes se trouvent au champ des apparitions. Il y a à peu près une demi-heure qu'on est en prière. Rose-Marie Fratacci, Contessa et Perpétue Lorenzi, Lucie Graziani et Ursule Arrighi sont en extase.

L'une d'elles prend la croix et la procession commence se dirigeant vers le village.

La tête de la procession touchait paisiblement la place du pailler qui est à quelques mètres au-dessous de l'ancien presbytère... Que se passe-t-il ?... Nul ne saurait le dire, mais il est visible pour tous qu'un changement s'est opéré dans l'apparition mystérieuse. Les voyantes s'arrêtent comme épouvantées, tombent à genoux, les yeux fixés sur la croix. Toutes ont la figure triste et inondée de larmes.

Tout le monde se met à genoux.

Tout est douleur dans leurs gestes, et de leur bouche ne sortent plus que des sons plaintifs.

Elles font comprendre qu'il faut prier ardemment : on se procure une « Lira sacra » et l'on commence la « Via Crucis ».

La procession repart et s'arrête un moment à la chapelle St-Roch où l'on chante le « Stabat Mater ». On continue ainsi, en passant par la fontaine, jusqu'au lieu des apparitions où presque aussitôt les visionnaires reviennent à leur état normal.

On les entoure, on les questionne, leurs réponses sont entièrement concordantes, et leur récit, nous dit M. Arrighi, témoin de cette scène, émeut profondément les assistants (1).

(1) Lettre du 18 décembre 1900.

Mais laissons sa fille nous expliquer elle-même ce qui s'était passé. Voici textuellement ce qu'elle a écrit sur son vieux cahier :

VISION DU 13 FÉVRIER 1900

« Je me trouvais au champ des apparitions en compagnie de Rose-Marie, Contessa, Perpétue et d'autres personnes.

« Nous commençons le chapelet. Tout à coup nous voyons apparaître, sur le grand rocher d'en bas, la Sainte Vierge vêtue de blanc. Elle avait en outre un manteau bleu qui lui couvrait les épaules et descendait jusqu'aux pieds.

« Elle avait sur la tête une couronne étincelante et tenait dans ses bras l'Enfant Jésus qui avait une boule dans les mains, surmontée d'une petite croix noire.

« La Sainte Vierge est montée sur la croix, avec l'Enfant Jésus dans ses bras et nous a fait signe de faire la procession jusqu'au village.

« Avant d'y arriver tout à fait, l'Enfant Jésus a pris la forme *de Notre-Seigneur Jésus-Christ tout couvert de sang et de plaies. Il est toujours dans les bras de sa mère. Une ceinture rouge lui entoure les reins. Sa mère est triste. Mon cœur est bien gros. Je sens que des larmes coulent sur mes joues.*

« Nous continuons la procession en chantant le « Stabat Mater » et les « Via Crucis ».

« Nous rentrons à la pierre des apparitions après avoir fait une halte à la chapelle Saint-Roch.

« La Sainte Vierge, qui n'était plus triste, s'est alors envolée dans les Cieux dans un nuage de lumière, entourée d'anges et de saints.

« *U. A.* »

Le 13 février, c'était le mardi de Septuagésime, on fait, comme vous le savez, dans le Diocèse l'office de l'Oraison et de l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers. Assurément Ursule et ses compagnes ignoraient cette coïncidence qu'il m'a paru intéressant de signaler.

L'imprévu, la simultanéité des impressions qui se reflètent au même moment sur le visage, dans l'attitude et les gestes de tous les voyants, même isolés les uns des autres, placés accidentellement ou à dessein dans l'impossibilité d'agir par imitation réciproque, est ce qui déroute le plus l'observateur. Insensiblement et sans qu'il s'en doute, la conviction que l'invisible est là, en face de lui, pénètre dans son esprit ; l'émotion le gagne à la vue de scènes où circule une vie si intense, si pleine de naturel et de vérité ; il s'oublie lui-même pour éprouver bientôt tout ce qu'éprouvent les jeunes acteurs qu'il a sous les yeux. Avec eux il pleure, il chante, il prie, prend une atti-

tude recueillie, se traîne sur les genoux, baise la croix avec amour, accomplit sans respect humain, sans fausse honte, en plein champ, et dans les rues, des actes de religion que, un instant auparavant, timidement et comme à la dérobée, à peine aurait-il osé esquisser au milieu d'une foule recueillie dans le majestueux silence du sanctuaire.

La semaine suivante, la vision offre un autre caractère, elle est d'un symbolisme touchant et inattendu. Laissons la parole à Ursule :

VISION DU 21 FÉVRIER 1900

« Le 21 février, après-midi, je me sentais comme attirée au lieu des apparitions. Je veux m'y rendre, mais mon père s'y oppose.

« Il est une heure moins vingt minutes, me dit-il, tu manquerais la classe de ce soir. Mais à force de prières il finit par céder après m'avoir fait promettre d'être de retour avant une heure.

« J'arrive au champ des apparitions où je trouve Françoise Campocasso avec plusieurs personnes en prière ; on récitait le saint Rosaire.

« Françoise se tourne vers moi et dit : « Ursule, est-ce que tu ne vois rien ? »

« Je voyais en ce moment sur le grand rocher une belle et grande église à trois étages. Je me trouvais devant le frontispice. J'ai remarqué quatre fenêtres ou niches et trois portes.

« Sur celle du milieu il y avait la sainte Vierge.

« Il y avait une fontaine qui sortait des fondements de l'église et qui se partageait en trois.

« Une fois revenue à moi on me présenta un papier où je lus : *Une église à trois étages, la sainte Vierge est sur la porte. Une fontaine doit sortir des fondements de l'église. Cette fontaine doit être partagée en trois, ou la Sainte-Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.*

« On me dit que j'avais écrit cela pendant mon extase je ne me rappelais pourtant de rien. Je ne me rappelais pas non plus avoir fait le croquis de l'église sur la croix.

« *Ursule Arrighi.* »

Voici ce qui s'était passé : Lucie Graziani, Contessa Lorenzi, Rose-Marie Fratacci, Françoise Campocasso et Ursule Arrighi, avec une quinzaine de personnes, étaient au champ de l'apparition.

Après quelques minutes de prière elles tombent en extase. Une des voyantes prend la croix et la procession commence. On fait le tour du champ; on descend et on s'arrête un moment à la fontaine. On repart et, de nouveau, on s'arrête sur la première plateforme qui est au-dessus, et tout le monde fait face au grand rocher.

C'est à ce moment-là qu'Ursule écrit sur la croix d'abord, puis sur un morceau de papier qui a été remis à M. le curé, les paroles que l'on a lues plus haut. Elle fit ensuite sur la croix même le croquis de l'église qu'elle voyait. La procession repart, la croix est portée à tour de rôle par les voyantes, mais la plupart du temps par Ursule, dont la constitution est plutôt frêle et délicate. Quatre ou cinq fois on fait le tour puis, finalement, la croix est remise à sa place.

La vision avait duré environ quatre heures. Il était cinq heures lorsque Ursule rentra à la maison.

Quand on nous raconta ce qui s'était passé et qu'on nous eut dit qu'elle avait fait un croquis sur la croix, ajoute le père, nous descendîmes, M. le curé et moi, pour nous en assurer. La chose était vraie.

VISION DU 15 MARS 1900

« Je suis partie, dit-elle, de la maison, en compagnie de plusieurs personnes dont une voyante, Lucie Graziani.

« Arrivée à la pierre de l'apparition, j'ai commencé à réciter le chapelet avec Lucie ; nous étions toutes les deux derrière la croix. Je n'avais pas tout à fait fini mon rosaire lorsque j'ai commencé à voir.

« J'ai demandé à Lucie : Est-ce que tu ne vois rien? Oui, me dit-elle, je vois des étoiles qui entourent la sainte Vierge. Je lui fis signe que je voyais la même chose.

« Peu de temps après je voyais les plus belles choses que mes yeux aient pu voir. Je voyais trois grandes portes dont deux étaient fermées. Sur celle qui était ouverte il y avait le Christ en croix; il y avait encore la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, habillé en bleu. La Sainte Vierge était environnée d'anges ; elle avait une robe blanche et une couronne d'or sur la tête. Derrière l'autre porte, qui était fermée, on entendait des gémissements.

« Derrière la troisième, qui était également fermée, on entendait des cris désespérés, comme quelqu'un qui va être précipité dans un précipice ou dans une mer.

« Vraiment, mon Dieu, pour toutes les richesses du monde je ne voudrais être là.

« Un concert harmonieux d'anges et de saints sortait de la porte ouverte.

« Après, la Sainte Vierge étant montée sur la croix, nous la suivions et parfois elle nous faisait des gestes que nous comprenions.

« Puis, étant redescendue sur le haut du grand rocher, elle nous donna sa sainte bénédiction et disparut dans le ciel dans un nuage qui était rempli d'anges.

« *Ursule.* »

Il y eut aussi procession ce soir-là, mais seulement au champ.

Dans ma prochaine lettre je vous en décrirai une particulièrement accidentée, accomplie d'une façon qui tient assurément du prodige.

En attendant, agréez, je vous prie, mes sentiments les plus affectueux.

Votre ami dévoué,

S. TH. L.

SPIRITUALISME et MATÉRIALISME

La *Nouvelle Revue* vient de publier, dans son dernier numéro, une réponse extrêmement suggestive de Camille Flammarion à Camille Saint-Saëns sur le Spiritualisme et le Matérialisme. Et il est très curieux de constater que c'est le musicien, le symphoniste, l'artiste, qui trouve plutôt à redire aux hardiesses *psychiques* de l'astronome et du savant.

Camille Saint-Saëns faisant en effet une excursion fort avancée dans le domaine de la critique scientifique, vient affirmer d'abord que les mots spiritualisme et matérialisme ne sont aujourd'hui, en réalité, pas autre chose que des *mots*, puisque l'essence même des choses nous reste inconnue, et il se défend de l'illusion que les faits exposés par Camille Flammarion, en son dernier ouvrage sur ce sujet, conduisent à prouver l'existence de l'âme ; et il arrive à cette conclusion qu'il formule comme une loi : « La force inconnue qui produit la pensée aurait le pouvoir de projeter en dehors des limites du corps, un cerveau pourrait agir à distance sur d'autres cerveaux ; il ne s'ensuit pas que cette force soit de nature *spirituelle*, indépendante du cerveau. »

Mais le savant qui, d'après l'artiste, vient de faire, contrairement à lui, une excursion dans l' « Inconnu », lui expose très judicieusement un certain nombre de faits qui tendent à prouver qu'il y a, en effet, dans l'organisme humain, un être psychique — qu'on l'appelle âme ou esprit — qui n'est pas une simple fonction cérébrale.

Voici plusieurs cas très curieux de télépathie que nous tenons à citer intégralement :

Etudiant à l'Université de Kiev, déjà marié, j'étais allé passer l'été à la campagne chez ma sœur, habitant une terre non loin de Pskow. En revenant par Moscou, ma femme adorée tomba subitement malade de l'influenza, et, malgré son extrême jeunesse, fut rapidement brisée. Une paralysie du cœur l'emporta subitement comme un coup de foudre.

Je n'essayerai pas de vous dépeindre ma douleur et mon désespoir. Mais voiçi ce que je crois devoir signaler à votre savoir, le problème dont je désire ardemment recevoir la solution.

Mon père habitait Poulkovo; il ignorait la maladie de sa charmante belle-fille, et la savait avec moi à Moscou. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir *à côté de lui*, comme il sortait de sa maison, *l'accompagnant* pendant un instant ! Elle disparut aussitôt. Saisi d'effroi et d'angoisse, il nous adressa un télégramme pour s'informer de la santé de ma chère compagne. C'était le jour de sa mort..

Je vous serais reconnaissant pour toute ma vie de m'expliquer ce fait extraordinaire.

WENECIAN BILILOWSKY,
studiosus medecinæ, Nikolskaja, 21, à Kiev.

Dans les premiers jours de novembre 1869, je partis de Perpignan, ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait, à cette époque, de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de dix-huit ans, la plus jeune et la préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses jeunes amies. Vers trois heures de l'après-dîner, elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi-heure, ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, je sens un frisson étrange courir par tout mon corps ; j'ai froid, et ma gorge me fait grand mal. Rentrons. »

Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants à dompter.

Ma famille, — j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques, — m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier. Par une terrible fatalité, que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis à temps.

Or, dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie à une épouvantable hallucination.

J'étais rentré chez moi à deux heures du matin, l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après, j'étais endormi.

Sur les quatre heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, *pâle, sanglante, inanimée*, et un cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? Mais viens donc, mais viens donc !* »

Dans mon sommeil nerveux et agité, je pris une voiture; mais hélas ! malgré des efforts surhumains, je ne pouvais pas la faire avancer.

Et je voyais toujours ma sœur pâle, sanglante, inanimée, et le même cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? mais viens donc, mais viens donc !* »

Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

Je bondis hors de mon lit, cherchant à me ressaisir... Une heure après, je me recouchai ; mais je ne pus retrouver le repos.

A onze heures du matin, j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse. Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal tel que je l'avais ressenti. Il me valut certaines railleries. A deux heures, je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

En sortant du cours, à quatre heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi. A deux pas de moi, elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré son extrême douleur, demander ce que j'étais devenu.

Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma famille le 22 novembre au matin.

Tel est le récit que je vous livre, sur l'honneur, absolument vrai Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde — maintenant surtout — et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent plus avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis ? mais viens donc ! mais viens donc ! »

Louis Noell,
pharmacien à Cette.

Depuis douze longs mois, une maladie bien grave, hélas! puisqu'elle devait l'emporter, minait la vie de mon mari. Sentant que sa fin approchait à grands pas, son neveu, le général Lopez Dominguez, se rendit auprès du président du conseil des ministres, M. Canovas, pour obtenir qu'à son décès, Serrano fût enterré, comme les autres maréchaux, dans une église.

Le roi, alors au Prado, repoussa la demande du général Lopez Dominguez. Il ajouta pourtant qu'il prolongerait son séjour dans le domaine royal, afin que sa présence à Madrid n'empêchât pas que l'on pût rendre au maréchal les honneurs militaires dus au rang et à la situation qu'il occupait dans l'armée.

Les souffrances du maréchal augmentaient chaque jour ; il ne pouvait plus se coucher et restait constamment dans un fauteuil. Un matin, à l'aube, mon mari, qu'un état de complet anéantissement, causé par l'usage de la morphine, paralysait entièrement, et qui ne pouvait faire un seul mouvement sans l'aide de plusieurs aides, se leva tout à coup, seul, droit et ferme, et d'une voix plus sonore qu'il ne l'avait jamais eue de sa vie, il cria dans le grand silence de la nuit :

« Vite, qu'un officier d'ordonnance monte à cheval et coure au Prado : le roi est mort ! »

Il retomba épuisé dans son fauteuil. Nous crûmes tous au délire, et nous nous empressâmes de lui donner un calmant.

Il s'assoupit, mais quelques minutes après, de nouveau, il se leva. D'une voix affaiblie, presque sépulcrale, il dit :

« Mon uniforme, mon épée : le roi est mort ! »

Ce fut sa dernière lueur de vie. Après avoir reçu, avec les derniers sacrements, la bénédiction du pape, il expira. Alphonse XII mourut sans ces consolations.

Cette soudaine vision de la mort du roi par un mourant était vraie. Le lendemain, tout Madrid apprit avec stupeur la mort du roi, qui se trouvait presque seul au Prado.

Le corps royal fut transporté à Madrid. Par ce fait, Serrano ne put recevoir l'hommage qui avait été promis.

On sait que, lorsque le roi est au palais de Madrid, les honneurs sont seulement pour lui, même s'il est mort, tant que son corps s'y trouve.

Est-ce le roi lui-même qui apparut à Serrano ? Le Prado est loin ; tout dormait à Madrid ; personne, si ce n'est mon mari, ne savait rien. Comment apprit-il la nouvelle ?

Voilà un sujet de méditation.

Comtesse de Serrano, duchesse de la Torre.

Voilà des faits. Ils sont évidemment difficiles, pour ne pas dire impossibles, à expliquer à l'heure actuelle. Mais les faits n'en existent pas moins et M. Camille Flammarion a raison de dire, devant ces faits eux-mêmes, que le problème psychique est ouvert sans réticence.

Voici maintenant des rêves prémonitoires et de la vue précise, « par l'esprit, d'événements qui ne sont pas encore arrivés ».

Je rêvai que, faisant une course à bicyclette, un chien venait se jeter au travers de la route et que je tombais à terre, brisant la pédale de ma machine.

Le matin, je racontai la chose à ma mère qui, sachant combien d'habitude mes rêves sont exacts, m'engagea à rester à la maison. Je résolus, en effet, de ne pas sortir, mais vers onze heures, au moment de nous mettre à table, le facteur apporta une lettre nous informant que ma sœur, qui demeurait à environ 8 kilomètres, était malade. Oubliant tout à coup mon rêve, pour ne songer qu'à prendre des nouvelles de ma sœur, je déjeunai au galop et partis à bicyclette. Mon voyage s'accomplit sans encombre jusqu'à l'endroit où je m'étais vu, la nuit précédente, roulant dans la poussière et brisant ma machine. A peine mon rêve avait-il traversé mon esprit qu'un énorme chien déboucha tout à coup d'une ferme voisine, cherchant à me mordre la jambe. Sans réfléchir, je voulus lui envoyer un coup de pied, mais au même moment, je perdis l'équilibre et tombai sur ma machine, dont je brisai la pédale, réalisant ainsi mon rêve dans ses moindres détails. Or, remarquez, je vous prie, que c'était bien la centième fois au moins que je faisais ce trajet sans que jamais j'eusse eu à déplorer le moindre accident.

Amédée Basset,
notaire à Vitrac (Charente).

En 1868, j'avais alors dix-sept ans, j'étais employé chez un oncle établi épicier, 32, rue Saint-Roch. Un matin, et après lui avoir souhaité le bonjour, encore sous l'impres-

sion d'un rêve qu'il avait eu dans la nuit, il me raconta que dans ce rêve il était sur le pas de sa porte lorsque, ses regards se portant dans la direction de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il en voit déboucher un omnibus de ville de la Compagnie des chemins de fer du Nord, qui s'arrête devant la porte de son magasin. *Sa mère* en descend et l'omnibus continue sa route, emportant une autre dame qui était dans la voiture avec ma grand'mère, laquelle dame, vêtue de noir, tenait un panier sur ses genoux.

Tous les deux, nous nous amusions de ce rêve si peu en rapport avec la réalité, car *jamais* ma grand'mère ne s'était aventurée à venir de la gare du Nord jusqu'à la rue Saint-Roch. Habitant près de Beauvais, lorsqu'elle voulait venir passer quelque temps chez ses enfants, à Paris, elle écrivait de préférence à mon oncle qui était celui qu'elle affectionnait le plus, et il allait la chercher à la gare, d'où il la ramenait *en fiacre*, invariablement.

Or, ce jour-là, dans l'après-midi, comme mon oncle regardait les passants sur le pas de sa porte, ses yeux se portant machinalement vers le coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il voit tourner un omnibus du chemin de fer du Nord qui vient s'arrêter devant son magasin.

Dans cet omnibus il y avait deux dames, dont l'une était ma grand'mère qui en descend, et la voiture continue sa route emportant l'autre dame telle qu'il l'avait vue en rêve, c'est-à-dire vêtue de noir et tenant son panier sur ses genoux.

Jugez de la stupéfaction générale ! Ma grand'mère croyant nous faire une surprise, et mon oncle lui racontant son rêve.

PAUL LEROUX,
Le Neubourg (Eure).

Camille Flammarion a raison de conclure, en disant :

« Les sciences les plus précises, les plus positives, ne sont établies que sur des appréciations de notre raisonnement, et l'astronomie elle-même, cette reine des sciences, a pour base la théorie de la gravitation dont Newton, son fondateur, disait simplement : « Les choses se passent *comme si* les corps célestes s'attiraient en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. »

— Eh bien ! devant les phénomènes de la télépathie, devant les exemples de vue à distance par l'esprit, sans l'aide des signes corporels, devant ce fait plus mystérieux et plus incompréhensible encore de l'avenir vu avec précision par une vision mentale, je dis : « Les choses se passent *comme si*, dans l'organisme humain, il y avait un être psychique, spirituel, doué de facultés de perception encore inconnues. »

L'hypothèse de Newton est devenue aujourd'hui la base fondamentale de la gravitation universelle.

L'hypothèse de Camille Flammarion deviendra peut-être un jour la base de cette science en formation que l'on appelle déjà la télépathie.

EMILE MARIOTTE

Le cas de M. HILDWEIN

(*De notre correspondant particulier*).

Vienne, fin décembre.

Une affaire des plus étranges a été jugée le 22 de ce mois par le tribunal de Stockerau. Voici les faits :

L'accusé, M. Hildwein, propriétaire jouissant d'une très large aisance, était accusé d'exercice illégal de la médecine et sa femme était poursuivie comme complice du même délit. M. Hildwein est en butte à l'hostilité la plus acharnée de tous les médecins des environs, et il n'avait pas moins de neuf condamnations à son actif, avant la dixième et dernière qui vient de lui être octroyée.

Ce qui embarrasse ses adversaires, c'est qu'il n'accepte aucune sorte d'honoraires pour ses soins, et en second lieu qu'il ne fait suivre aucune espèce de traitement aux malades, ne leur administre pas de remèdes, ne leur impose pas de régime. Il est donc impossible de lui reprocher d'exploiter la naïveté humaine et il n'est pas davantage possible de l'accuser sérieusement d'exercice illégal de la médecine, puisque son action reste étrangère à toute médication.

En quoi consiste donc son traitement ? M. Hildwein le déclare lui-même à l'audience. Il possède un crucifix qui lui a été donné par un haut dignitaire de l'Eglise ; il impose ce crucifix au malade, à qui il recommande de prendre pour tout médicament un peu de thé ou quelques gouttes inoffensives que les pharmaciens délivrent à tout venant sans ordonnance.

De nombreux témoins sont venus déclarer qu'ils devaient la santé à M. Hildwein qui ne leur avait jamais demandé un centime mais à qui ils avaient cru pouvoir se permettre d'offrir un présent. Le guérisseur confirme leur dire : sa femme fait quelques dépenses en linge et elle accepte à titre de simple dédommagement de modestes présents qui ne peuvent être regardés comme des honoraires. Chose singulière, il se trouve même un médecin, le docteur Hirsch, qui reconnaît le fait des heureux résultats obtenus par M. Hildwein, en sorte qu'il n'est pas possible de révoquer en doute les guérisons, non plus que le caractère extra-matériel de l'action du guérisseur sur les malades.

L'avocat du prévenu s'est trouvé, comme le sont généralement les gens de sa confrérie, juste à côté de la question. Comme il ne fallait pas songer à nier que le prévenu eût essayé d'améliorer l'état sanitaire des gens qui s'adressent à lui, ce qui constitue un délit aux yeux des médecins diplômés, il a imaginé de soutenir que son client n'avait pas toute sa raison et qu'il obéissait à une sorte d'impulsion inconsciente, vivant

dans l'idée chimérique qu'il avait un pouvoir et qu'il en devait user pour le bien de l'humanité.

Mais les docteurs du tribunal ont dû constater que le prévenu jouit de la plénitude de ses facultés, et que par ailleurs aucun fait sentant la duperie et encore moins l'escroquerie ne pouvait être relevé à sa charge. Néanmoins, ils ont décidé que si les intentions du prévenu étaient droites, et que si ses moyens étaient incapables de porter préjudice, le délit n'en subsistait pas moins, puisqu'il recevait des visiteurs, les interrogeait sur leur santé et prétendait améliorer leur santé. En conséquence, M. Hildwein a été condamné à quatre mois de prison et sa femme à deux mois, pour complicité.

La réputation de ce merveilleux guérisseur est considérable. Il reçoit chaque jour de 70 à 80 visiteurs et deux omnibus sont à la gare pour l'arrivée des trains qui amènent des malades des environs, de tous les points de l'Autriche et même de l'étranger. Mais la médecine officielle n'admet ni qu'on guérisse sans diplôme et sans pharmacien, ni qu'on renvoie le malade sans lui demander d'honoraires.

Quant aux témoins qui sont venus certifier qu'ils avaient été guéris, les uns constatent tout simplement que l'apposition du crucifix leur a rendu la santé, les autres, comme le Dr Hirsch, doués d'une intelligence évidemment plus étendue, expliquent le phénomène en disant que M. Hildwein « guérit par suggestion », ce qui jette une vive lumière sur le problème !

Aussitôt sorti de prison, M. Hildwein recommencera, comme il l'a déjà fait neuf fois, à recevoir ses visiteurs. Sa dernière condamnation remonte à l'année 1898, et quoiqu'il s'introduise chez lui une moyenne de 80 personnes par jour, il a fallu deux ans aux médecins et à leurs émissaires pour établir la base de leur accusation. L'opinion publique est pour lui, car non seulement son entier désintéressement attire la sympathie, mais même, sans parler des résultats merveilleux de l'apposition du crucifix, on est bien forcé de reconnaître la puissance de l'idée qui anime cet homme puisque, riche et dédaigneux de tout profit, il va en prison délibérément pour la dixième fois en attendant la onzième.

A.

LES GRANDS VISIONNAIRES

DANTE

Tout le monde connaît la genèse de la *Divine Comédie*, ce formidable poème de Dante qui commence dans l'épouvante et se parachève dans l'extase; et l'on sait que c'est l'amour qui en fut la donnée initiale.

Dante, jeune encore, avait été élevé dans la familiarité de la famille des *Portinari*, et, dès l'âge de onze ans, il fut épris d'un extraordinaire sentiment amoureux pour une jeune fille de cette maison, nommée Béatrix. Béatrix, elle-même, l'aima; mais leur inclination mutuelle fut contrariée par des considérations de famille, et Béatrix mourut jeune, à vingt-cinq ans, dans toute la fleur de sa beauté. Dante, désormais, malgré les vicissitudes de sa vie politique, familiale et sociale, devait avoir l'âme constamment attachée au souvenir de Béatrix, et on pourrait dire même qu'elle quitta la terre avec elle pour aller la découvrir plus tard, à travers l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis* de sa géniale trilogie théologique. Chaque fois, en effet, que, pris par les luttes de la vie, il laissait, non pas s'effacer, mais s'étioler ce sentiment surhumain, Béatrix lui apparaissait, visible en sa beauté idéale, pour lui reprocher son égoïste abandon. Et cette vision, tantôt délicieusement, tantôt douloureusement, l'obséda jusqu'à sa mort. C'est ce qui ressort de ses propres impressions qu'il notait dans la *Vita nuova*, commentaire mystique de sa pensée et de sa foi.

Mais c'est dans la *Divine Comédie* qu'on peut se rendre mieux compte sur le poète de l'influence céleste de Béatrix. Quand il l'aperçoit, ange mystique nimbé de lumière, auréolé d'étoiles, à travers les prodigieuses extases du *Purgatoire* et du *Paradis*, il élève vers elle son âme purifiée par l'amour où il la prosterne repentante et confuse à ses pieds. Et son être même s'affine et se transforme dans la vertu à la vue de la suprême apparition.

« Tant de désir sur tant de désir, dit-il, me vint de m'élever plus haut qu'à chaque pas de plus, je sentais des ailes sortir de moi pour voler. »

Et Virgile le plonge dans un ravissement plus profond encore, en lui dépeignant la délicieuse harmonie de ces lieux :

« Vois l'herbe tendre et les fleurs, et les arbrisseaux que cette terre enfanta d'elle-même, tandis que les beaux yeux de Béatrix, dont les larmes m'attendrirent pour me prier de venir à toi, deviennent maintenant sereins et joyeux à ton approche. Tu peux maintenant t'asseoir ou errer à ton gré dans ces bocages. »

Et Béatrix lui apparaît de l'autre côté d'un ruisseau :

— Regarde-moi bien, regarde-moi bien, lui dit-elle ; oui, c'est bien moi, oui, c'est bien moi qui suis Béatrix. Tu as donc enfin daigné gravir cette montagne ? Ne savais-tu point qu'ici l'homme est heureux ?

— Mes yeux, continue le poète, tombèrent sur la claire fontaine; mais en m'y reconnaissant je les

reportai sur l'herbe, tant la honte me chargea le front. — Telle qu'une mère paraît sévère à son fils, telle elle me paraissait alors, parce que la saveur d'une compassion supérieure est mêlée d'une certaine amertume. »

Béatrix, ensuite, lui parle dans le langage mystique des anges, sans pourtant abandonner, pour l'homme qui l'aima, les conseils et les reproches de l'amante.

Elle s'adresse, pour cela, aux âmes attentives qui l'entourent :

« Quand de la chair, je fus transfigurée en esprit pur, et que ma véritable beauté se fut accrue avec ma vertu, je lui devins moins chère et moins séduisante. Il tourna ses pas vers de fausses voies, fausses images du vrai beau, qui ne tiennent rien de ce qu'elles promettent. Et rien ne me servit de demander pour lui des inspirations par lesquelles, en songe et *autrement*, je le rappelais à moi tant il en avait peu de mémoire. Il tomba si bas que tous les moyens de le sauver étaient épuisés et qu'il ne restait qu'à l'épouvanter en lui montrant la race perdue des damnés; C'est pour cela que je visitai la porte des morts et que mes prières et mes larmes furent adressées à *Celui* qui l'a conduit ici, en haut ! — Le décret suprême de Dieu serait vain si l'on passait ce fleuve de l'oubli, et si l'on goûtait la manne céleste en ces lieux sans avoir versé une larme de pénitence en signe d'absolution ! »

Aussi Dante, résumant, dans le chant XVII du Purgatoire, les luttes qu'il a livrées contre lui-même, dit-il, en cet admirable vers :

...........Esser conviene
Amor sementa in voi d'ogni virtute.

Mais c'est Béatrix, ainsi qu'il l'a fait parler lui-même, qui, lui apparaissant en songe, et *réellement*, avec son visage de beauté sereine, le remet toujours, après toutes sortes de pérégrinations malheureuses, dans le droit chemin de la vertu.

C'est donc grâce à elle, c'est donc grâce à ses apparitions constantes aux yeux du poète, que Dante est deveau ce qu'il est réellement, le plus grand penseur, le plus grand théologien, le plus grand homme de son temps.

Et elle est devenue tellement sa muse visible, que la philosophie transcendante de la *Divine Comédie* emprunte, à chaque moment, en son symbole souverain, le nom, la forme, le regard et surtout la beauté de Béatrix, l'immortelle amante, dont il entendit un jour la voix mêlée au chant de ceux « qui accompagnaient toujours de leur harmonie l'évolution des astres éternels ».

EMILE MARIOTTE.

TÉLÉPATHIE

Budapest, fin novembre.

Je vous ai signalé, il y a quelques semaines, la mystérieuse affaire qui a causé une sensation si générale ici : un liseur de pensées était assis dans un café avec ses amis ; il vit entrer un jeune couple et au bout de quelques instants il se leva en disant à ses amis : Je veux essayer de sauver deux existences humaines, ces jeunes gens veulent se suicider ce soir. Effectivement, le liseur de pensées avertit la police, qui lui donna un de ses inspecteurs, et les deux désespérés furent arrêtés au moment où le jeune homme, s'étant lié à la jeune fille au moyen d'un solide cordon, allait se précipiter dans le Danube.

Voici, dans un autre ordre de faits, ce qui s'est passé le 15 de ce mois, dans la maison de M. Koloman Zilahi, caissier principal de la caisse d'épargne de Grosswarstein.

M. Zilahi, atteint d'une maladie mortelle, approchait de ses derniers moments. L'agonie était commencée, le mourant avait perdu connaissance Ses parents et ses amis, réunis auprès de son lit, attendaient d'une minute à l'autre le dénouement fatal.

Tout à coup, on vit le malade ouvrir les yeux, regarder autour de lui et prêter attentivement l'oreille à des bruits que personne n'entendait. On crut d'abord qu'il entrait dans une phase nouvelle du délire et l'émotion des assistants fut grande. Elle le fut encore plus quand le moribond, retrouvant la parole, se mit à dire aux assistants qu'il reconnaissait parfaitement : Ecoutez donc, on sonne !

Personne n'entendait.

— « Si, si, reprit-il, on sonne pour mon pauvre ami Géza Ertsey, il vient de mourir à l'instant à Budapest. Je le sais. »

Quelques instants après, le vieillard reperdait la connaissance qu'il ne retrouva plus, et rendait le dernier soupir.

Peu de jours plus tard, sa famille reçut le billet de faire part de la mort de M. Geza Ertsey, véritablement décédé à Budapest, le jour même où M. Zilahi mourait à Grosswardein. Frappés de cette étonnante coïncidence, les parents s'enquirent de l'heure de la mort de M. Ertsey et reconnurent qu'il avait rendu le dernier soupir au moment où Zilahi, interrompant son agonie, leur avait dit : J'entends sonner les cloches pour mon pauvre ami Ertsey qui vient de mourir à Budapest.

On peut imaginer l'émotion de tous ceux qui avaient assisté à cette scène et qui disent aujourd'hui avec le poète anglais : Il y a bien des choses entre la terre et le ciel que notre esprit ne peut pas saisir. P.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MARIE CARTERY (*Suite*)

Dans ce bourg qui est tout rempli de maisons bourgeoises occupées par des personnes de Paris, n'y-a-t-il aucun Constitutionnaire qui ait senti la conséquence qui résultait de ce Miracle, et l'impression qu'il faisait dans tout le pays en faveur des appellans, aussi bien que celui qui avait été opéré sur la demoiselle Coirin?

Si tous les faits portés dans ces déclarations n'eussent pas été conformes à la plus exacte vérité, comment les témoins qui les ont certifiés, qui sont tous gens sans crédit, sans autorité et même sans aucune considération devant les hommes, n'auraient-ils pas été confondus, et même poursuivis par ceux que ces faits blessent et qui, quand il est question de combattre les Miracles, ne manquent jamais d'être soutenus par toutes les puissances du siècle ? Il est donc d'une évidence entière qu'il n'y a que l'impossibilité où ils ont été de contredire des faits qui étaient d'une notoriété publique, qui ait pu leur imposer silence.



Voyant l'héroïque Constance De Mongeron persécuté Par un Ordre précipité, Et sa Sainte persévérance, | M.r DE MONGERON recevant une Lettre de cachet par le Commissaire l'Epinay le Lundy 29 Juillet 1737 | On connoît aisément Seign.r Que tu résides dans son Cœur Et que ta puissance infinie Le soutient et le fortifie.

Mais si pour satisfaire les contradicteurs de Miracles il faut absolument leur produire des témoins d'une capacité distinguée, en voici un de cette trempe, qui ne peut leur être suspect et qui néanmoins va prouver tout à la fois la réalité de la maladie, son espèce, et que la guérison subite qui en a été opérée est évidemment surnaturelle.

J'avais parlé de ce Miracle à M. Cannac, chirurgien major des Gardes du Corps, qui m'y avait fait d'abord beaucoup de difficultés. Son témoignage ne peut être récusé par les constitutionnaires, puisque M. le lieutenant de police s'est servi de ce même Chirurgien pour examiner les personnes qui avaient été guéries. Le Magistrat, qui connaissait l expérience, les lumières et la vive pénétration de ce chirurgien d'armée, et qui savait que par son caractère d'esprit il était en garde contre tout ce qui paraît extraordinaire, sentait combien il était propre à démêler tout artifice ; mais en même temps il éprouva que cet habile chirurgien n'était pas capable de trahir la vérité par une lâche complaisance. Aussi M. Hérault n'a-t-il pas rendu publics la plupart des rapports qu'il lui a fait faire.

Marie Cartery étant venue à Paris, je l'envoyai à M. Cannac, et lui écrivis que je le priais de l'interroger, afin qu'il fût en état de connaître lui-même si les faits portés dans sa déclaration étaient véritables, ou s'ils ne l'étaient pas. Il s'agissait d'une maladie dont les symptômes sont très singuliers, et dont l'effet est de corrompre les larmes, de boucher leur passage dans le nez, d'irriter les membranes, de comprimer les vaisseaux, de les rompre, de former des abcès, et de carrier les os. Il faut être très instruit de l'anatomie de l'œil et des parties qui l'environnent, pour être bien au fait des effets de cette maladie. Or, peut-il tomber sous le sens, qu'une jeune paysanne de vingt ans eût été capable, avec sa naïve simplicité, de soutenir l'examen d'un habile chirurgien sur une pareille maladie, et de lui répondre exactement sur tous les effets que cette maladie avait produits dans sa tête et dans ses yeux, sur tous les accidents extérieurs qui avaient paru successivement, et sur l'espèce et le lieu précis des douleurs internes qu'elle avait pressenties, si elle ne les avait effectivement éprouvées ? Cependant elle persuada si parfaitement M. Cannac de la réalité des deux fistules qu'elle avait eues, et du surnaturel de sa guérison, que touché de l'évidence de ce Miracle, nulle considération ne peut l'empêcher d'en rendre gloire à Dieu *Par les réponses*, m'écrit-il, *que m'a faites Marie Cartery elle-même aux interrogations que je lui ai faites, il ne peut rester aucun lieu de douter qu'elle n'eût deux fistules lacrymales... que l'on a lieu de soupçonner très compliquées ;* et je suis *persuadé qu'il était de toute impossibilité de les guérir*

en si peu de temps, même en employant les soins les plus efficaces de la chirurgie. On laisse au lecteur à tirer les conséquences d'une décision si formelle, donnée en si grande connaissance de cause par un chirurgien-major des Gardes employé par M. Hérault.

Dans quel siècle sommes-nous donc, ô mon Dieu ? Les maîtres de l'art forcés par l'évidence rendent hommage à la vérité, plusieurs de vos ministres la contredisent ! Mais ce n'est pas assez, ô mon Dieu ! que vous étaliez devant nos yeux malades les plus sensibles traits de votre puissance et de votre bonté, si vous n'ôtez en même temps de nos yeux l'enflure de l'orgueil et l'inflammation de l'entêtement, qui les tiennent fermés à vos plus grandes merveilles, qui les laissent en proie aux ténèbres des préjugés, et qui les souillent par la corruption des passions. Ah ! Seigneur, c'est cet orgueil qui est la source et l'origine de nos plus grands maux. C'est d'un grand nombre de ceux qui sont comme les yeux de votre Epouse, que découlent ces eaux amères qui corrompent la plupart de ses membres. Hâtez-vous donc, Seigneur, de guérir les yeux qui doivent nous conduire, bientôt tous les autres membres reprendront leur santé, leur force et leur vigueur, et ils marcheront avec courage dans les sentiers de la justice. AINSI-SOIT-IL.

C'est sur le « miracle opéré sur Marie Cartery » que se clôt le premier volume de l'ouvrage de M. de Mongeron. Nous arrêterons là nos citations. Aussi bien, n'avons-nous voulu, en entreprenant la reproduction de ces curieux documents, que démontrer au public qu'il se faisait, en général, une idée fausse des phénomènes du cimetière Saint-Médard.

Mais la démonstration est suffisante maintenant ; la nomenclature de tous ces prodiges ou prétendus prodiges deviendrait certainement fastidieuse si on la prolongeait. Nous la clôturons.

Nous donnons, à titre de curiosité, le *fac-simile* d'une estampe du temps, représentant M. de Mongeron, au moment où, à la suite de la publication de son ouvrage, il reçut une lettre de cachet.

(FIN)

***

ÇA ET LA

L'empereur Guillaume et le vingtième siècle

On connaît certaines excentricités de l'empereur Guillaume. On se souvient qu'il avait décidé que le vingtième siècle commencerait le 1er janvier 1900, à la grande stupéfaction du monde allemand consulté.

D'après certains bruits, le kaiser, en prenant cette décision, aurait agi par superstition. Bien qu'il prétende le contraire, l'empereur n'oublie pas cette prophétie — du moine de Hehnin — d'après laquelle il serait le dernier empereur de la race des Hohenzollern ; il doit disparaître « à la suite d'une grande guerre, qui ouvrirait et ensanglanterait le nouveau siècle. » L'année 1900; année de l'Exposition Universelle, ne devait pas être cette année funeste. En en faisant la première du nouveau siècle, c'était dérouter la prophétie et éviter les malheurs annoncés pour la première année du siècle... Quand on est superstitieux on doit s'attendre à tout !

La presse indépendante note ces explications avec ironie. Elle les voit les symptômes d'un état d'esprit inquiétant chez le souverain et en même temps une situation politique encore moins rassurante. Un peu partout, on a peur de l'année qui va commencer.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

I

Nous n'insisterons pas sur ce sujet; nous renverrons ceux de nos lecteurs qui voudraient l'étudier à fond, au beau volume de la *Psychologie devant la science et les savants*, un volume in-12, Paris, Chamuel, 1894 (1), et nous étudierons ici l'incarnation médianimique

Il y a lieu de se demander tout d'abord si certains médiums peuvent ou non prêter leur corps à une entité de l'astral ?

C'est aujourd'hui un fait incontestable, et il n'y a que ceux qui ne veulent pas étudier la chose qui peuvent en douter ou la nier. Nous, qui depuis que nous étudions l'Occultisme, c'est-à-dire depuis 1861, avons vu des centaines de médiums à incarnation, nous ne saurions en douter ; du reste, beaucoup de médiums entrent en *trance* par une sorte de secousse, de soubresaut caractéristique, tout à fait matériel, visible par conséquent, après lequel un observateur, voit tout à fait changée, transformée, la physionomie du médium : sa voix même n'est plus la même, donc il faut bien admettre dans ce cas une substitution de personnalité; ceux de nos lecteurs qui ont été ou iraient consulter actuellement la voyante Mme Lay-Fonvielle, constateraient ce qui précède si, après notre affirmation, il pouvait rester un doute dans leur esprit.

Inescation. — Procédé de médecine occulte qui consistait à donner à un animal la maladie d'un homme, puis on tirait de cet animal les principes dont on faisait des préparations pour obtenir la guérison du malade. Ce terme dérive de *Esca* (nourriture) parce que c'était par la nourriture qu'on inoculait la

(1) Voici une bien faible partie de ce que traite ce volume: l'od et le fluide odique, l'aura, la polarité humaine, le fluide astral, le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion mentale, l'hypnose, la catalepsie, la télépathie, les divers mediums, l'extériorisation, les possessions, les obsessions, la force psychique, lamagie, etc., etc.

maladie à l'animal. Toute la médecine Pastorienne, toutes les préparations hypodermiques, en un mot, la sérothérapie tire son origine de l'Inescation. Il ne faut pas confondre ce procédé de médecine occulte avec le transfert ou transférence qui est tout autre chose.

Influence. — Ce terme a, dans la langue occultique, le même sens que dans le langage ordinaire; mais en outre, en Astrologie, ce terme désigne un état particulier déterminé par chacune des nouvelles positions de la terre, par rapport à l'ensemble du ciel. Les astres ont également une influence sur les personnes et sur les divers membres des mêmes personnes; d'où l'expression: *Astra inclinant.* — (*Voy. l'art. suiv*)

(*A suivre*) JEAN DARLÈS.

A TRAVERS LES REVUES

QUELQUES FAITS DE PRÉMONITION SOMNAMBULIQUE

C'est le titre que donne le docteur Moutin à une série d'observations qu'il rapporte dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* :

La relation des faits qui vont suivre prouve, à mon avis, que l'âme, dans l'état somnambulique, sans qu'elle soit séparée de son corps charnel, jouit des facultés inhérentes aux esprits désincarnés; aussi, j'engage vivement les expérimentateurs de ne pas négliger le somnambulisme de Puysegur qui, comme l'a écrit le baron de Potet, nous ouvre une porte sur le monde invisible.

En septembre 1899, j'étais en villégiature à Trégastel (Côtes-du-Nord), chez Mme L... Le secrétaire de cette dame, M. Alfred A., jeune homme nerveux et impressionnable, voulut bien se prêter à quelques expériences magnétiques.

Je ne néglige jamais les occasions qui se présentent et, certes, si je voulais relater toutes mes observations, si je voulais décrire tous les phénomènes somnambuliques rencontrés depuis 25 ans, j'aurais à écrire un gros volume.

Donc, pendant mon séjour en Bretagne, je somnambulisais presque chaque jour M. Alfred A.

Ce jeune homme était conscrit et devait être appelé sous les drapeaux au mois de novembre, et Mme L..., pour l'avoir toujours près d'elle, devait, à sa rentrée à Paris, tenter des démarches pour le faire admettre dans un régiment en garnison dans cette ville.

Pendant un de ses sommeils magnétiques, il nous dit, à Mme L... et à moi : « Je vois que malgré les démarches que Madame veut faire, je ne resterai pas à Paris, mais je n'en serai pas très éloigné... Je traverse une forêt bien connue, j'arrive à une gare un peu éloignée de la ville, je prends un tramway qui m'emmène à la caserne. »

Après quelques minutes de silence, il ajouta : « C'est Fontainebleau, oui..., j'irai à Fontainebleau..., je n'y resterai pas longtemps, pas plus de deux mois : je serai malade, je viendrai à Paris en convalescence; ensuite, on me fera aller dans un hôpital militaire, et après mon traitement de quinze jours ou trois semaines, on me renverra à nouveau en convalescence; puis, on me fera aller plusieurs fois aux Invalides, et enfin on me réformera. »

A ce moment, Alfred A. se portait comme un charme, et rien de matériel ne pouvait lui faire prévoir ce qui pouvait arriver dans la suite.

Au mois d'octobre, Mme L... fit les démarches projetées, et, vers la fin du même mois ou au commencement de novembre, le jeune soldat reçut sa feuille de route pour *Montargis !...*

A cette nouvelle, nous fûmes, Mme L... et moi, complètement atterrés, le sujet nous ayant fait d'autres prédictions ponctuellement réalisées.

Quelques jours après, une seconde feuille de route l'envoyait cette fois à FONTAINEBLEAU ! ! !

Plusieurs personnes s'occupant d'Alfred avaient été les causes de cet imbroglio, en demandant pour lui, puisqu'il ne pouvait rester à Paris, les garnisons les plus proches.

Il partit pour Fontainebleau, *et tout ce qu'il avait prédit à Trégastel se réalisa exactement.*

M. D..., négociant en soieries, habitait une villa contiguë à celle que nous occupions dans cette station balnéaire et, quoiqu'il fût un homme des plus distingués, docteur en droit, que des intérêts de famille avaient forcé de quitter le barreau pour le commerce, il était sceptique endurci.

Ce monsieur avait, et a toujours, des affaires en Syrie, où il habitait neuf mois de l'année. Pour des raisons que je ne puis faire connaître, il avait pris Beyrouth en aversion et, à ce moment, il était bien résolu de ne plus y retourner.

M. Alfred, endormi, lui dit que des raisons majeures le forceraient à aller en Syrie avant la fin de l'année, et qu'il y resterait au moins quinze mois. M. D..., riant fort, m'assura qu'il croirait au somnambulisme et au magnétisme si cette prédiction se réalisait.

Au mois de décembre dernier, M. D... dut partir pour la Syrie où il est encore !

Un jour, M. Alfred me dit à brûle-pourpoint : « Docteur, l'été prochain vous déménagerez. Je vous vois dans une grande et belle maison avec de grands arbres, comme dans un parc, et des jardins avec des fruits excellents, oui, excellents, puisque j'en mange... où vous recevrez d'autres malades que ceux que vous soignez habituellement. — Voyons, mon ami, ce que vous dites là n'est pas possible, puisque j'ai encore trois ans de bail où je suis? — Oui, je vous vois toujours route de la Reine, et cependant vous habitez ailleurs.— Où ailleurs? — Dans le quartier, à quelques minutes d'où vous êtes maintenant. »

— Ce que vous dites là, mon pauvre Alfred, est dénué de tout bon sens : je ne puis pourtant pas habiter deux endroits à la fois? — Vous verrez, prenez bonne note de ce que je vous dis : je ne me trompe pas. »

Alors que pas un cheveu de ma tête ne pensait faire le moindre changement, encore moins une nouvelle installation, des circonstances tout à fait imprévues m'amenèrent, au commencement de juin dernier, à louer un hôtel dans le parc des Princes où j'habite depuis, tout en ayant conservé mon appartement de la route de la Reine, où je continue, comme par le passé, à recevoir mes malades.

Là encore, Alfred ne s'est pas trompé d'un iota : l'hôtel et ses dépendances sont tels qu'il les avait décrits.

Depuis, j'ai endormi plusieurs fois ce remarquable sujet et je ne puis résister au désir que j'ai de citer deux cas récents, d'un tout autre ordre, afin de donner une idée de la diversité des faits que peut donner un sujet vraiment lucide et du secours qu'apporterait au médecin un pareil sujet, dans des cas où un diagnostic pourrait être en défaut.

Mme Cl..., atteinte de fièvre puerpérale, était dans un état désespéré.

J'avais appelé en consultation un de nos maîtres en obstétrique, lequel avait fait un navrant pronostic. La malade était donc considérée comme perdue. J'eus cependant l'idée d'employer le sérum de Marmorek.

Un soir, chez Mme L..., ayant endormi mon sujet pour toute autre chose, me sentant préoccupé — je pensais à Mme Cl. ., — il me dit :

« La malade à laquelle vous pensez ne mourra pas : continuez à lui faire des piqûres, faites-en trois par jour au lieu d'une, et elle guérira. Ah ! par exemple, elle sera malade longtemps, plus de six mois peut-être. »

Mme Cl... fut presque *in extremis* pendant deux mois, elle était réduite à l'état de squelette ; elle est bien restée six mois malade, mais aujourd'hui elle est dans le plus parfait état de santé...

Mme G... était malade depuis trois ans environ ; elle dépérissait de jour en jour. Au mois de mai dernier, le mal s'aggrava à tel point qu'un de nos grands médecins des hôpitaux fut appelé auprès de la malade.

Le maître fit un diagnostic de tuberculose généralisée et indiqua un traitement et un régime *ad hoc.*

Un mois après, et malgré deux visites du même professeur, le mal empirant toujours, sur mes conseils, la famille se décida à demander l'avis d'un a utre maître.

Ce dernier fit un diagnostic différent, ordonna un autre traitement qui, du reste, n'eut pas plus de succès que le précédent, et, les parents et moi, nous attendions tous les jours le dénouement fatal.

J'eus l'idée de consulter à mon tour M. Alfred. Muni d'une mèche de cheveux de la malade, prise à son insu, ne voulant rien dire à personne, mais simplement satisfaire ma curiosité, je vins trouver le voyant.

Après quelques minutes « d'examen somnambulique », le sujet me dit :

Cette dame n'a presque rien et elle se meurt... si elle continue à se faire soigner par tant de médecins, si elle continue à prendre tous les remèdes qu'on lui donne, elle n'en a pas pour trois mois... *Elle a quelque chose dans le ventre,* je ne vois pas bien ce que c'est, mais donnez-lui quelques fortes purgations et vous connaîtrez la cause du mal. »

Je suivis ses conseils avec prudence — la malade était d'une faiblesse extrême, ne pesait plus que 64 livres et elle est d'une taille au-dessus de la moyenne — et j'eus, en vérité, le mot de l'énigme : *elle avait un ver solitaire, un ver tœnia !!!* Aujourd'hui, la moribonde a repris ses forces, sa gaieté et de l'embonpoint.

Je ne veux tirer aucune conclusion de tout ce qui précède ; je laisse ce soin au lecteur. J'ajoute cependant que je déplore profondément que de pareils faits ne soient pas étudiés comme ils le méritent.

D[r] MOUTIN.

Le docteur Moutin ajoute qu'il tient à la disposition des curieux ou des sceptiques les noms et les adresses des personnes dont il ne donne que les initiales.

LE RÊVE DU MARÉCHAL BLUCHER

Nous découpons le récit suivant dans la *Revue Spirite* :

Le maréchal Blucher, prince de Wahlstadt, général en chef des armées prussiennes pendant les campagnes de 1813, 1814 et de 1815, se retira, après la bataille de Waterloo, dans une magnifique maison de campagne qu'il affectionnait beaucoup, à Kreblowitz en Silésie ; il y menait une vie tranquille et retirée.

Malgré plusieurs lettres d'invitation de Frédéric Guillaume III, le maréchal Blucher refusait obstinément de se présenter au palais du roi.

Après de longs pourparlers, et de vains efforts du souverain pour l'attirer à la cour, Frédéric Guillaume alla faire une visite à son général favori à Kreblowitz ; il le trouva bien portant mais plongé dans une profonde tristesse. Le roi le questionna sur les causes de cette tristesse ; Blucher lui raconta ce qui suit :

Lorsque jeune encore il servait dans un régiment de hussards, en Suède, il fut fait prisonnier par les Prussiens, à la bataille de Suckow, le 29 août 1760. Ayant demandé l'autorisation d'aller visiter sa famille, elle lui fut accordée, à la condition d'accepter un emploi dans l'armée prussienne, dans le régiment de Belling. Blucher consentit, obtint la permission et partit en Silésie. Arrivé devant la maison paternelle, il appela à plusieurs reprises et, ne recevant pas de réponse, il se décida à enfoncer les portes; il courut à la chambre de son père et le trouva, ainsi que sa mère et ses frères, profondément affligés. Tous refusèrent ses caresses avec indignation.

Blucher se jeta alors aux genoux de sa mère et voulut l'embrasser ; mais à peine avait-il touché sa main que les vêtements qu'elle portait tombèrent, et Blucher ne trouva dans ses bras qu'un squelette.

Il entendit alors des rires moqueurs et sa famille disparut dans l'espace.

« Sire, ajouta le maréchal, voilà juste trois mois, j'ai vu en rêve cette scène se reproduire, exactement... Mes parents et mes frères m'ont dit alors : « Nous nous rencontrerons une autre fois, le 11 août... mais nous sommes aujourd'hui au...

A ces mots le maréchal pâlit, se renversa sur le dos du siège sur lequel il était assis, et lorsque Frédérice Guillaume s'approcha de lui, il ne trouva qu'un cadavre.

LES LIVRES

Ananke, roman contemporain, par le comte Augustin Branicki, chez Villerèle, éditeur, 59, rue des Mathurins. — Voici un livre plein d'intérêt, où tous les personnages qui passent devant les yeux de l'écrivain — et ils sont légion — sont pris sur le vif, et bien vivants d'une vie réelle et intense, juges, soldats de la Légion, joueurs de tous les mondes, femmes du grand monde... et de l'autre, gens de Bourse, juifs, spéculateurs, agents véreux, exploiteurs de Panama, avec Eiffel comme chef de file, etc., etc. Et cela, sans fatigue, avec une vision très nette et un style très clair, Ceux qu'intéresse la vie brillante et fiévreuse de cette fin de siècle y trouveront, comme dans un vaste diorama, tous les types qu'ils ont coudoyés et qu'ils coudoient encore tous les jours.

En résumé. ce livre, dans une belle tenue de composition, est compliqué et poignant comme la vie elle-même.

E. M.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10.